

Alain HERVÉ

# GUILLAUME LE CONQUÉRANT

ÉDITIONS OCTAVO

# Guillaume le conquérant

DU MÊME AUTEUR :

*Au Vent d'Aventure*, Arthaud, 1969 ; Éditions Maritimes et d'Outre Mer, 1975

*Mort à l'Homme*, Harlin Quist, 1975

*L'Homme Sauvage*, Stock, 1979

*Robinson*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1985

*Merci la Terre*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1990

*La Proximité Folle du Paradis*, Actes Sud, collection, 1991

*L'Abécédaire de l'Ange*, avec des dessins de Daniel Maja, Éditions Octavo, 1994 ;  
deuxième édition, 1995

*La Passion des Palmiers*, Rom, 1995

*Chausey, imago mundi*, avec des reproductions de tableaux et dessins  
d'Yves de Saint Front, Éditions Octavo, 1996 ;  
deuxième édition, non illustrée, Octavo, 2003.

*Le Mont Saint-Michel au-delà du Temps*, avec des aquarelles  
de Jean Lou Eve, Aquarelle, 1997 ;  
deuxième édition, *Le Mont Saint-Michel mystique et fou*, non illustrée, Octavo, 2003.

*Le Palmier*, Actes Sud, 1999

*Pulcinella*, Éditions Octavo, 2003

© Textes Alain Hervé, 2003

© Illustration Daniel Maja, 2003

© Octavo Éditions pour la présente édition, 2003

Tous droits réservés pour tous pays.

ISBN : 2-910973-07-7

Octavo Éditions, 14 rue Séguier, 75006 Paris

39051909

ALAIN HERVÉ

# Guillaume le conquérant

Éditions Octavo

74

DLI-20030901-1194  
2005-163314

ALAN HERVE

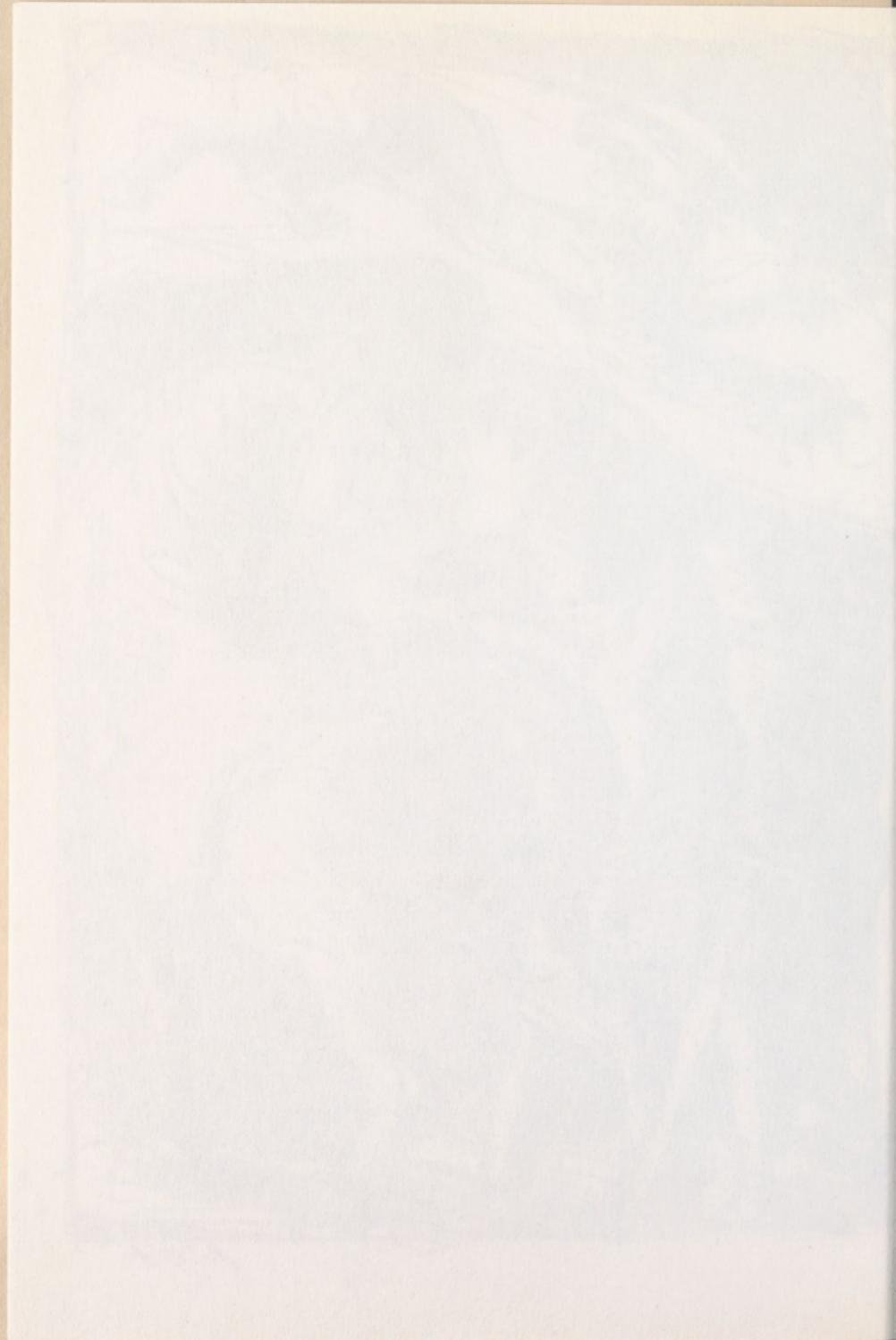
# Guillaume le conquérant

B5F  
L5A



R&A

M/A



Je me penche sur l'abîme du temps. Je m'efforce de voir, à neuf siècles de distance, un homme. Il ne peut que me ressembler, avec un cœur, des passions, des peurs. Cet homme, c'est Guillaume le Conquérant, dit encore Guillaume le Bâtard, que les Anglais appellent William the Conqueror. Je souhaite entrer en communication avec lui pour savoir d'où je viens. Je veux, le temps d'écrire un livre, échapper à cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, aller voir là-bas, en Normandie, l'an 1064, et découvrir comment ont vécu ces hommes dont je descends. Dans la trajectoire de la création, la racine de ma vie est passée par leurs reins. Avant que ne se déplie l'éventail des générations, j'ai, nécessairement et de quelque manière, déjà vécu en eux. Je veux leur demander qui ils sont, comment ils ont vu le monde. J'attends qu'ils m'apprennent un secret. Le secret de la chaîne. De ceux qui ne meurent pas sans avoir passé le relais, balisé la route, laissé des signes.

Je choisis Guillaume à cause de sa taille. Il est grand et va grandir tout au long de sa vie, laisser une ombre formidable qui porte jusqu'à nous et nous permet de l'atteindre encore. Il a construit les fondations de la puissance anglaise. Lui le petit bâtard

normand, fils de Robert le Magnifique, duc de Normandie, et d'Arlette, la fille d'un tanneur de Falaise, est devenu un César.

1028, l'année de sa naissance, me paraissait néanmoins inaccessible. Pendant des mois, j'ai lu tous les livres et les documents. Mais je ne voulais pas écrire au XX<sup>e</sup> siècle un livre à propos du XI<sup>e</sup> siècle. Je ne voulais pas écrire un autre livre d'histoire. Il en existe déjà, et d'excellents. Non, je voulais les rejoindre. Je voulais monter à cheval avec Guillaume, le suivre pendant sa campagne de Bretagne lorsqu'il passe sur ces terres où moi-même j'ai vécu enfant. Car il avait vu le Mont-Saint-Michel posé sur ses grèves argentées comme je l'ai vu. Il avait mangé de la salade de doucette et de crevettes grises comme j'en mange. Il avait eu ces goûts dans la bouche. Alors j'ai marché dans les chemins creux de mon pays, guettant le bruit de son pas et, une nuit, j'ai fini par l'entendre manigancer des ruses. J'ai pénétré dans sa tête, suivi les labyrinthes de sa réflexion et la formulation péremptoire de sa volonté, effleuré les incertitudes de son esprit brutal. Je ne le quittais plus.

Enfin j'ai commencé d'écrire le roman *Le Conquérant* et je dis bien roman, puisque je faisais proliférer sa vie autour de maigres faits que l'Histoire nous rapporte et que les historiens tiennent pour authentiques.

L'entreprise aurait été vaine si, de Guillaume, je n'avais possédé un témoignage de première main, que je connaissais depuis mon enfance. Je me souvenais en effet d'une expédition — c'était après la guerre — en traction avant noire, avec ma famille, jusqu'à Bayeux, pour voir la fameuse tapisserie (qui est en fait une broderie). Mais de l'œuvre si célèbre je ne conservais en mémoire qu'une bande de laine trop familière, dont les dessins naïfs racontaient l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

Je suis donc retourné à Bayeux pour scruter le document, distinguer la totalité du message qu'il contenait. Dans la salle obscure

où il est désormais présenté dans les meilleures conditions d'éclairage, j'ai stationné jusqu'à la crampe devant les batailles, les navigations, les chevauchées, les conciliabules anglo-normands. La tapisserie résistait, elle ne livrait que des bribes. Je m'énervais de cette manière qu'elle avait de réduire l'histoire à plat, en deux dimensions une fois pour toutes. Avec une loupe, je l'ai regardée jusqu'à ce que du visage de Guillaume je ne voie plus que les brins de laine et la structure du fil, et sa couleur rousse empruntée au végétal. Cette laine que j'avais devant les yeux possédait, c'était certain, une qualité particulière. Elle avait neuf cents ans. Guillaume l'avait probablement touchée de sa main. Pour moi il n'en était pas question, j'en étais séparé par une vitre blindée.

Au retour d'une de ces visites, en novembre 1985, j'ai commencé de haïr cette bande dessinée médiévale qui, inlassablement, ne racontait qu'une seule histoire : celle du bon droit de Guillaume à se saisir de la couronne d'Angleterre. J'en suis même arrivé à la conclusion que, si l'œuvre avait été turque, je l'aurais mieux comprise, m'aidant alors de la séduction exotique, de la distance qui nous aurait séparés. J'aurais eu du recul. Ici je n'en avais pas. Le Normand que j'étais se découvrait tissé de la même laine. La tapisserie m'était congénitale comme tout le paysage de mon enfance : îles de granit, voyages en mer, clos de pommiers, gigots de pré-salé. J'allais donc abandonner l'entreprise, feuilletant rageusement et songeusement des reproductions, lorsque dans la bande supérieure de la broderie je rencontrai un lion portant des ailes d'aigle. Et là, soudain, je sus que je tenais le fil de l'inconscient, du rêve, du mystère, de tout ce qui se cache derrière les choses, les regards ou les paroles. La profondeur du monde.

Alors je décidai de reprendre mon récit et de ne retenir de la vie de Guillaume que ce que la tapisserie racontait. Pendant ces trois années qui précèdent le débarquement à Pevensey, et la bataille d'Hastings. J'allais donner la parole à ces personnages de

laine, me plier au découpage de l'artiste qui avait dessiné les cartons, réinventer la nécessité des enchaînements qu'il avait conçus. Grâce à cette discipline, je pouvais espérer retrouver cette fois le parcours des circonvolutions cérébrales de l'an mille.

Ainsi ai-je joué le jeu, une année durant. Ce livre en est le résultat. Il doit tout à la tapisserie de Bayeux, et il ne lui doit plus rien. On peut le lire sans soupçonner l'origine de sa conception. Mais on peut aussi entreprendre une seconde lecture avec l'œuvre en regard, un chapitre pour chaque image, pour surprendre de quelle manière j'ai brodé, comment j'ai privilégié tel ou tel personnage. Comment j'ai découvert des philosophes, des érotomanes, des obsédés du pouvoir, des brutes, des jumeaux idéaux, un fou tout à fait sage, comme le veut la tradition, de bonnes gens qui observent les empoignades des puissants, des pécheurs, des cuisiniers bavards...

En ce qui concerne la forme, je ne voulais pas écrire un récit médiéval, car je n'aime pas l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du Moyen Âge. J'enrage d'entendre dire, pour justifier notre époque : « Alors vous voulez en revenir au Moyen Âge ? » Je crois que ce temps n'était ni plus ni moins civilisé que le nôtre, ni plus ni moins moderne, ni plus « moyen ». C'était un âge où les hommes vivaient et exprimaient des sentiments identiques aux nôtres. Ils n'étaient pas plus médiévaux que nous sommes épantés. Ils avaient, me semble-t-il, une perception du ciel, de l'ombre, de la mort et de tout ce qui vit, supérieure à la nôtre, parce qu'ils étaient plus proches de la terre, les pieds dans la boue, les mains dans le sang, la tête dans le mystère. Ah ! oui, la tête dans le mystère !

Alain Hervé

*Edward rex*

---

---

Édouard roi*PAROLE D'ÉDOUARD LE CONFESSEUR,  
ROI D'ANGLETERRE*

**H**arold, tais-toi !  
Approchez-vous. Ferme la bouche. Je ne supporte pas ton haleine de mangeur de cadavres. C'est à toi que je parle, Harold, pas à Gyrth, ton benêt de frère. Ouvre tes oreilles s'il se cache de ces merveilles dans l'épaisseur de ta tignasse. Harold, Harold, c'est bien ton nom. C'est toi, le fils de Godwin, que j'ai connu marmot. Tais-toi, c'est moi qui parle. Moi, Édouard, roi de toute créature qui souffle sur l'île d'Angleterre. Roi des dragons qui hurlent la nuit dans nos cavernes et nos forêts.

Harold je te dis d'abord ceci : tu es un homme mort. Ne ris pas stupidement. Jeune, tu es aussi mort que moi, le vieux roi, qui ne vais pas survivre plus de quelques douzaines de lunes. Pas un seul d'entre nous ne va en réchapper : j'ai consulté les signes, les étoiles, les entrailles. Tu ne comprends pas que tu vas devenir terreau dans lequel pousseront de gros pissenlits, des dents de lion. Va donc au cimetière voir la verdure de l'herbe, la vigueur des aubépines, la force noire des ifs nourris de nos os blêmes. Silence. Tais-toi.

Tu ne vois pas tous les jours cette boue qui te sort du fondement. Du cadavre, de la terre, vous en fabriquez déjà. Tous en terre, tes frères Gyrth, Leofwine, Sweyn, Tostig, — quels noms barbares vous portez ! — et Edith, ta sœur, et ma femme. Hachés comme pâtés, saignés comme goretts. Votre sang dans la boue et dans l'herbe. Pendant que j'y pense, Harold, quand tu passeras à Vire, trouve-moi de la bonne andouille, la normande, pleine de graisse, de suie et de fumée, roulée comme une queue de cheval, qui goûte le bois. Pas touche à ce sceptre, tu t'y brûlerais les doigts.

Je lis dans vos têtes, malgré l'épaisseur de vos crânes. Vous rêvez d'emballer le vieux roi gâteux, l'albinos, le mou, le radoteur, de vous saisir de sa couronne, de son anneau, de ses outils. À nous les verts pâturages, nous serions les chefs.

Eh bien, c'est trop tard. Il fallait pousser vos intrigues plus vite. Silence. Taisez-vous.

Le soleil quitte la fenêtre est. Vous allez devoir partir, accomplir votre mission. Mais souvenez-vous que votre père Godwin est mort étouffé par une miette de pain, un lundi de Pâques, comme Anacréon le fut par un grain de raisin.

J'aurais pu lui taper dans le dos, dites-vous. Mais je n'étais pas assez près.

Pensez à la mort, beaux lads. Jamais n'y penserez assez à la douce, à la bonne, à la consolatrice. Jamais ne vous décevra. Maintenant elle va se lever avec vous, vous suivre lorsque vous sortirez du palais. Avec vous, elle chevauchera jusqu'à votre tanière de Bosham. Riez, racontez vos sottises habituelles, vous la ferez rire. Poussez un galop, elle n'arrivera pas la dernière.

Silence.

Comment parler pour que vous m'entendiez. Vous êtes sourds. Toute votre intelligence s'est réfugiée dans ce qui vous pend entre les jambes. Vous ne rêvez que de vous battre. Vous voulez tuer Guillaume avant de l'avoir rencontré. Pourtant votre famille ne s'est

pas mal débrouillée. Venus de l'obscurité, arrivés avec le soleil levant, vous voilà presque devenus nobles avec vos titres et vos jupettes de César. N'allez pas penser que je méprise votre grand-père porcher, nous avons tous un porcher parmi nos ancêtres et quoi de plus sage que de garder les porcs qui nous ressemblent si bien et dont la viande a le même goût que la nôtre.

Je ne vous envie pas même votre jeunesse. Les dieux ne sont pas avec vous, ni les étoiles, ni la marée, ni les airs qui portent toutes choses.

Quand vous aurez traversé la Manche, si jamais vous réussissez, alors vous verrez quel raout ! Quel galant homme ! Chasses en forêts profondes, banquets à l'ombre d'un chêne, gâteaux de miel, gigots de pré-salé, canards farcis aux raisins d'Italie, vin blanc à faire chanter la caverne du cœur, à en perdre le souffle. Vous n'aurez pas le temps de réfléchir. Réchauffés à la chair de blonde, vos lits ne seront pas froids lorsque vous viendrez y choir, mais il ne vous laissera pas y dormir. Allez, hâtez-vous vers les bonheurs. Autour de vous, tout au long de la route, un rossignol chantera.

### *ÉDOUARD. SOTTO VOCE*

J'aime, c'est mon privilège de roi, parler seul. Je suis trop vieux ou trop fatigué pour écouter les jeunes coqs. Je les aime. Je ne sais pas s'ils le savent. Ils me haïssent si fort. Peut-être saxons, peut-être parvenus, mais ils savent vivre. Qu'ils se pressent. Il leur reste si peu de temps.

Pour moi, la foudre est déjà tombée. La boule de feu a couru à travers mon palais. Elle rebondissait sur les murs comme la tête tranchée d'un infidèle. Elle est venue vers moi pour m'emporter et m'a seulement frôlé. Je suis resté avec une vilaine odeur de laine brûlée et mon cœur usé qui continuait de battre contre le temps. Mon palais va sembler bien vide après leur départ et le départ de

leurs intrigues. Cette famille me colle aux chausses. Leur brute de père, un sacré champion, sans merci, un tueur comme j'en ai peu rencontré. Et sa mort ridicule. Le serveur qui transporte les desserts sur un plateau bute sur un chien blanc couché par terre, perd l'équilibre sans lâcher son plateau, mais se rétablit. Godwin rugit : « Voilà un pied qui aide l'autre, comme un ami devrait aider l'autre. » À ces mots, j'ai senti, moi, Édouard, le temps s'arrêter. Je me suis entendu dire : « Ainsi mon frère Alfred m'aurait-il aidé si tu ne l'avais tué en Irlande après lui avoir arraché les yeux ? » Toute la tablée s'était levée. Godwin était hagard. « Si vous me tenez encore, roi Édouard, pour responsable de la mort de votre frère, je veux que le jugement de Dieu m'en lave. Si ce morceau de pain que voici doit m'étouffer, c'est que j'ai tué Alfred. » Il prend le pain, le met dans sa bouche. Il ne peut ni l'avaler ni le recracher, il devient violet et tombe mort à nos pieds avant que personne n'ait bougé.

Et maintenant les fils. Je ne les tiens pas pour responsables d'avoir eu Godwin pour père — cette famille ne voyage pas sous une bonne étoile —, mais je ne souhaite pas les voir régner sur ce pays. Il y a une odeur de mort dans leur voisinage.

Je leur offre une chance, en les envoyant en ambassade en Normandie chez Guillaume. Celle de disparaître avec la mer, ou le vent, là où tant d'hommes sont emportés comme des oiseaux perdus dans le ciel.

*Ubi Harold dux Anglorum  
et sui milites equitant ad Bosham*

---

Où Harold, chef des Anglais,  
et sa troupe chevauchent vers Bosham

*GYRTH PARLE*

**M**on frère, mon frère Harold, ô désespoir, comme je l'aime. Un jour, sans pouvoir rien tenter, je le verrai aller chercher sa mort.

La verra comme une fiancée, comme une amante. Ne verra pas ses dents sans lèvres. Mon frère, mon frère. Le voilà maintenant qui parle d'amour à son cheval, l'embrasse dans l'oreille. Lui raconte le désespoir de sa vie. Le désespoir de n'être pas aimé. Je ne connais pas d'homme plus franc, plus courageux, plus beau, plus sot, plus sourd.

Sourd à mes conseils. Alors tant pis, suivons-le. Ai-je raison moi-même de m'inquiéter des roueries d'un vieux roi Édouard à bout de souffle ? Harold refuse de croire à la mesquinerie des autres. Trop dépourvu de mesquinerie lui-même. L'air lui entre et lui sort de la bouche en même temps que les paroles.

Tu vas vivre une seule fois, me dit-il, et tu trierais les mots avant de les jeter ! Il ne peut rien t'arriver que de mourir.

Aux chevaux.

Et nous voilà partis au galop sur les pierres, la terre, le galop long dans le sable, les arbres qui de leurs branches tentent de nous retenir. Au galop, les yeux pleins de larmes du bonheur d'être vivants. Avec les grelots des chiens devant nous, qui ouvrent le chemin, arrêtent les charrois. Au galop comme si la vie devait n'être qu'une longue descente. Au galop vers Bosham et la mer, vers la Normandie de nos ennemis, nous les ambassadeurs d'Édouard.

À Harold on ne donne pas des mots à porter, seulement une épée. « Jamais mon épée ne m'a menti. » Or le voilà avec un sac plein de mots à double sens. De ces mots qui collent, que l'on ne sait comment arracher de sa bouche lorsqu'il faut les délivrer.

Au galop dans le sable profond, dans un long tonnerre assourdi, avec la mer devant nous.

Harold ne pense plus qu'à la mer. Lui et son cheval sentent déjà ses goémons au-delà des collines. La forêt s'ouvre, se déplie tout en vert, en bleu.

Il hurle : « Moi, roi d'Angleterre. » Il hurle pour lui seul, au vent du galop. Édouard a bien su le manœuvrer en lui proposant d'aller au-devant de son rival. Harold est de ces chevaliers qui cherchent des vierges à délivrer et des dragons à abattre.

Et voilà qu'Édouard lui propose de s'évader des tentures du palais, des mesquines intrigues qu'elles abritent. D'aller outre-mer, en Normandie, chez le redoutable Guillaume, pour la lui bâiller encore, sa juste espérance d'accéder au trône d'Angleterre. « Les Normands d'Angleterre te saluent, bien puissant Guillaume... », voilà ce qu'il devra dire, lui le Saxon. Le seul Saxon qui puisse prétendre en toute innocence au titre de roi d'Angleterre.

Hurle encore « roi d'Angleterre », que j'entende ton titre, mon Harold, rouler dans les vallons, surprendre les paysans qui traient leur vache. Cri légitime qu'aucun Dieu chrétien ne saurait te renfoncer dans la gorge.

Long galop dans le sable et le roulement étouffé des sabots.

Tu parles d'amour à ton oiseau de poing. Tu lui dis en riant : nous courons à notre perte. Nous allons porter les mots qui vont se retourner contre nous et nous tuer.

Nous sommes naïfs, curieux de voir. Oui, de voir jusqu'où la fourberie, les malices peuvent abaisser. Même morts, il nous restera d'être restés parmi ceux qui aimaient la vie. Certainement pas de ceux qui manœuvrent, additionnent dans l'ombre, retranchent avec le poison, s'enfiellent le sang de trop longues ambitions.

Nous ne sommes pas de ceux qui posent leur panse sur leurs genoux et d'une main tremblante, avant l'âge, cherchent le sceptre où cramponner leurs jointures blanches.

Promis à mourir mon frère Harold, mais d'ici là, que de beaux galops ensemble dans le sable, la bride lâchée dans l'odeur de la sueur des bêtes. Et la houle de mer que maintenant nous entendons, plus sourde que les sabots. Lorsque nous dormions, dans nos berceaux en bois de bouleau, contre les mauvais sorts, déjà elle nous berçait.

Tu sais que je ne refuse pas de t'accompagner en Normandie dans cette expédition insensée. Tu sais que jamais je ne te quitterai. Je mourrai avec toi, mon bel Harold. Je n'imagine pas de te survivre. Nous irons ensemble chez les Normands.

Je la connais, la douleur qui te creuse le ventre, que tu emportes au galop de ton cheval. Elle te tient depuis ta naissance. La douleur d'être né Harold. Celui dont le destin jamais ne culmine que dans la souffrance, l'agonie, la mort. Dont le destin jamais ne se réchauffe au soleil, ne s'alanguit sous la plume, ne se pavane dans un vêtement d'or.

Je sais comment l'histoire se souviendra de toi. Tu porteras le nom d'aimé et de glorieux, pour ne t'être jamais retourné sur ton cheval au galop. Tu resteras parmi les morts jeunes. Ceux qui ne laissent aucune chance que l'on se souvienne de leur vieillesse, et des maladies qui les ont tués. Plus vite, Rose et Eglantine, nos

belles chevelles, nos juments à robe de lait. Vous sentez la mer. Nous allons arriver à Bosham avec la nuit, assez tôt pour voir un reflet de soleil et une espérance de lune peindre des lumières contraires sur le flot noir. Nous allons passer notre sommeil dans notre maison d'enfance, les fenêtres ouvertes sur la mer. Demain matin, comment l'éviter, nous irons saluer le vieux Scotus. Si vieux, si grand, si dénué d'indulgence. Et nous agenouillant devant lui, nous lui demanderons : Bénis-nous, père, bénis ceux que tu as connus enfants, et qui vont traverser la mer des dangers.

*Ecclesia*

---

---

*La chapelle**GYRTH PARLE*

**L**es chevaux que nous avons laissés fourbus la veille tapent dans leurs bat-flanc, tout le bois de mon lit résonne à mes oreilles. Je me réveille plus épuisé que je ne m'étais endormi. La maison d'enfance de Bosham nous tire vers le bas. Je vois au bord de l'eau Harold qui se baigne à grand bruit. Le soleil se lève au bout de la mer, la brume monte avec lui.

Harold insiste pour que nous nous précipitions voir Scotus. J'ai à peine le temps de m'habiller. Le sentier d'accès, qui mène du château au monastère, est à peine tracé. Les fougères et les ajoncs le referment sans cesse. Les relations entre les deux bâtisses ne sont guère cordiales. Il vit là-haut sept moines normands efflanqués, plus dévoués à leur commerce avec Dieu qu'à leur siècle.

Bien que nous ne l'ayons pas prévenu, un homme très grand, habillé d'une robe de lin gris, nous attend sur le seuil. C'est bien ce fameux Dicul Scotus. On prétend qu'étant jeune il est allé à Rome à pied et en est revenu béni par le pape. Il porte les

cheveux rasés sur l'arrière du crâne, jusqu'à la tonsure. Il nous regarde et ne semble pas nous voir.

Harold plie le genou.

« Mon frère, nous te saluons dans ta thébaïde. Nous connaissons l'étrange simplicité de ta vie. Ta renommée circule dans toute la forêt comme une brise printanière. Nous savons que tu as tenu à distance, pendant des nuits, Behemoth le dragon bleu monté de l'enfer pour ravager le Sussex, que tu l'as fait rentrer sous terre. Nous savons que tu entretiens de longues conversations avec les arbres, que tu lis les manuscrits des évangiles laissés par les moines irlandais qui te précédèrent dans cet ermitage, et que tu en ornes les marges vierges d'entrelacs de couleurs tout au long de patientes journées. Nous savons que tu nous méprises, nous gens d'armes, de chefferie, chasseurs et amoureux de la chair des femmes. Tu dois cependant prier pour nous, car nous allons traverser la mer, porteurs des paroles du roi Édouard pour le duc Guillaume. Que le vent d'ouest nous soit épargné. Nous te ferons déposer ce soir six pains, un panier de galettes et douze aunes de drap. Sache que tu pourras toujours trouver abri dans nos murs si un danger te menace...

Harold n'a pas terminé ses salutations, lorsque Dicul Scotus lève la main, comme pour le faire taire, mais ce pouvait aussi bien être pour le bénir. Son regard ne laisse pas supposer qu'il apprécie les compliments et les offrandes, entend les demandes, ni qu'il soit décidé à s'associer en esprit à l'entreprise de Harold.

Soudain il dit à voix basse

— Adorez le Dieu qui a formé pour vous les plus beaux projets. Laissez-le vous mener. Ne lui résistez pas pour votre malheur. N'ayez pas l'ambition d'améliorer son œuvre. Elle est aussi parfaite que lui-même. Laissez-vous porter par les vagues de la mer, sans leur résister. Qu'elles vous bercent et vous branlent. N'ayez pas l'impudence de souhaiter ses rives, tant qu'elles n'arriveront pas

à votre rencontre. J'ai peu de foi en vous. Souvenez-vous qu'aux yeux de Dieu votre mission n'a aucun charme. Vous exercez une fonction plus vile que celle des mouches, vous, hommes d'armes et de sang. Vous êtes l'ordure de l'humanité.

« Respirez l'air qu'il a disposé à profusion pour vous. Goûtez sa légèreté, son étendue, sa profondeur. Sachez dormir ainsi que des morts. Que les anges viennent s'adresser à vous comme ils parlent chaque nuit aux enfants et aux sages. »

Quand son prêche s'arrête soudain, son regard ne se teinte ni de tendresse ni de colère. Il a parlé comme si sa bouche s'exprimait pour un autre. Harold, qui est resté agenouillé, se relève. Il regarde le toit couvert de tuiles de bois, dont la lumière du soleil fait briller la peinture, et ce rouge et ce vert ruissellent sur tout le paysage alentour. Il pourrait couper la langue de ce moine fou-hardi. Mais il s'incline, se retourne et descend en silence vers le château. Je le suis sans risquer de commentaire.

Le lendemain matin, qui est jour de la Saint-Hughes, le ciel est épais et pleut tout son gris sur la mer. Le pilote Beau-Doré, conseillé sur l'opportunité du départ, refuse de se prononcer. Il répète trois fois : « Ciel enturbanné, bateaux embarrassés. » Malgré la mauvaise humeur des prêtres, leurs mauvais augures contraires, et la visibilité bouchée, Harold décide que le vent de nord faible est favorable et ordonne le départ en début d'après-midi avant que la marée ne baisse trop.

Tous les participants au voyage, une trentaine d'hommes, sont invités à une collation avant de prendre la mer. Au menu, galettes chaudes de sarrasin avec des saucisses, gâche, jambons et petits oiseaux farcis. Harold prétend ainsi embellir les humeurs. Une barrique de cervoise est mise en perce, une jolie petite bête bien ronde, dont on ne fera qu'une seule messe, devra être asséchée avant qu'aucun convive ait licence de se lever de la table. Le roi n'empêchera pas la marée d'être basse dans ce fût avant de l'être

sous la quille de nos bateaux. Gonflez vos panses pour résister au roulis, jeunes gens, tenez ferme au bois. « Wes Hel ! » a lancé Harold levant son vase, et la tablée a répondu en chœur : « Drinkeel ! ». Un petit bonheur revient dans les yeux. Harold se lève :

« Avant de partir, j'ai confiance à vous adresser gentils compagnons associés à ma fortune et à ma malchance. Vous n'allez pas en France pour chanter le long des routes. Ni en France pour goûter leur vin, ni en Normandie chez Guillaume pour vous laisser épater par son habileté à la chasse au sanglier. Je vais à Rouen pour parler avec ma langue et certainement pas avec mon cœur. Je vous prie de regarder tout ce qui se peut voir à la cour du bâtard. Cet homme-là a des astuces qu'il vaut mieux apprendre à connaître si vous devez un jour le rencontrer face à face sur le pré. Ne vous laissez charmer ni par ses mines ni par ses paroles qui vous sembleront si bien réfléchies. Guillaume sait manier le poison, aussi bien dans les coupes que dans les cœurs. Cet homme devrait être blanc comme ses os depuis longtemps mais ce sont ceux qui lui ont couru aux trousses dans les marais de Carentan qui maintenant sont morts. Depuis l'âge de quinze ans qu'il réchappe aux épées, aux épieux, aux trappes, aux flèches, aux cravates de soie et au lichen fatal, il est devenu plus affûté qu'une doloire.

« Observez bien son cœur de trente-cinq ans. Si jeune et si vieux, paraît-il, on n'a jamais vu. J'ai mission d'aller dire à cet homme qu'il sera roi des Anglais. Si je suis désigné pour porter ce message, c'est que je puis moi-même prétendre à ce titre. Notre roi Édouard m'a chargé de transmettre les mots qui devraient anéantir mes ambitions. Je ne crains ni Dieu, ni ses prêtres, ni Édouard.

« Je déposerai la missive et en serai délivré. Je n'ai l'intention de rester en Normandie que quelques jours. Avant la grande marée d'équinoxe, nous serons de retour à Bosham pour sécher nos chausses devant la cheminée de ce château. Je vous embrasse tous, jolis compagnons. Mangeons. »

Les serveurs ont encore apporté de la rogue fumée et de la laitance de poisson et deux cruchons de vin blanc de l'île de Jersey qui ont été rafraîchis dans le ruisseau. Beau-Doré, le pilote, monte nous prévenir d'avoir à bouger.

« J'ai reculé deux fois les trois barques pour leur éviter de s'échouer... »

La vase lui forme des bas gluants et noirs jusqu'au genou. Il se fait chasser parce qu'il pue.

Harold fait durer le plaisir de ce séjour qui domine l'alentour et d'où il ne cesse d'observer l'état de la mer.

*Hic Harold mare navigavit**Ici Harold sur la mer navigua**HAROLD PARLE*

**O**nze hommes avec Beau-Doré.  
 – Douze hommes avec moi.

– Les serviteurs sur la petite barque.

– Avec moi, Edith, ma chienne. N'y touchez pas, elle porte le nom de ma sœur, la reine – reine des chiennes tendre et plaisante.

– Gyrth, charge-toi du faucon l'Egyptien, raconte-lui qu'il va traverser la mer sans ses ailes. Parle-lui à l'œil droit, il entend mal du gauche. Dis-lui que nous allons chasser les lièvres normands. Des proies si lourdes qu'il ne pourra les soulever.

– Pressez-vous, par Dieu, enlevez vos chausses, l'eau froide va vous laver les pieds, nous allons encore nous échouer.

– Enfin des voiles par-dessus nos têtes. Le brouillard au-devant de nous. La côte anglaise disparaît.

– Pilote, veille que nos trois barques ne se perdent pas de vue. Règle bien tes écoutes et tes ris. Je veux que nous abordions tous ensemble au rivage méridional. Allume des lanternes. Poste des hommes à la proue. Jolie brise, bien établie. Elle va nous traverser

comme un soupir. Montent et descendent nos coques dans les vallons de la houle.

— Qui chante ?

*Nous allons vers le pays du soleil et des vignes.*

*Nous allons chez un bâtard.*

*Né, oh ! oui, d'une lavandière, Arlette qu'elle s'appelle, fille d'un tanneur.*

*Son père, le duc Robert, il est parti hardi pour la Bitbinie.*

*À Nicée, le Magnifique, hélas ! il mourut.*

*Et ses os, dans le sable, misère, ils se sont perdus.*

*Voilà ce qu'il en coûte, pardi, d'avoir son frère estourbi.*

— Chantez vite avant que le bâtard ne vous entende. Vous coupe la langue et les couilles et vous arrache les yeux, dit une voix dans le noir.

— Folle expédition, fous nous sommes, fou je suis. La nuit succède à la brume, couverture noire sur couverture grise. Voilà un rouleau de cordages pour y enrouler mon sommeil et mes rêves. . .

Les oiseaux chantent autour de moi. . . Les cordages couinent dans les poulies. Le bois chante. Beau-Doré me secoue.

— Seigneur, le vent tourne. Il porte à l'est. Je serre autant que je peux, je devrai bientôt tirer des bords.

— Attention, les dormeurs, ça va doucher.

— Les autres barques suivent-elles ?

— Oui, comme des vers luisants.

— Ne presse pas l'allure, nous avons tout le temps.

— Restons au large pour la nuit.

— As-tu vu des barques de pêche ?

— Aucune, seigneur, mais on les croiserait sans les voir dans cette purée.

— J'aurais préféré rêver de femmes, rutiler de désir au creux des vagues de sommeil. Maintenant, comme toujours, je vais encore

vers elles. Ni guerres, ni paix, ni chasses, ni ambassades, je ne vais jamais que vers elles. Le reste est prétexte.

Normandes, j'arrive. Réchauffez vos lits. Repassez votre linge le plus fin, parez-vous d'étoffes de l'Inde, parfumez-vous aux essences d'Orient.

Le brouillard se lève, voilà Orion, constellation de mon cœur qui déploie son cerf-volant sur l'horizon froid. Heureux sommes-nous les hommes, bercés dans la barque du monde. À naître, à mourir, à naître de nouveau, migrants à travers les eaux, les ventres, les nids, les arbres encore.

— Biset, tu ne dors pas ? Toi qui sais voir l'avenir, viens t'asseoir près de moi. Dis-moi ce que tu sais, ce que tu vois, ce que tu sens.

— Seigneur, rien pour vous plaire. Je ne vois que confusion, méprise, abus de confiance. Ce Guillaume, « à la grande vigour », au-devant de qui tu vas, a le tempérament âcre. De cela je suis certain. Je vois la bile circuler mieux que le sang dans sa tête. Il est dissimulé, aussi. Rancunier, c'est de là qu'il tient sa force. Il passera sa vie à corriger ce qu'il craint que sa naissance lui ait volé. Il mâche un brin de bois sans cesse.

— Va-t-il attenter à ma vie ?

— Cela je ne sais. Je n'ai rien vu qui monte de l'ombre. Cette obscurité est plutôt bon présage. Le malheur illumine d'avance la scène où il va apparaître, avec une lueur jaune que je sais bien reconnaître. Non, tu en sortiras vivant, mais tu entres dans un labyrinthe. Il te faudra tourner dedans plus longtemps que tu ne le prévois...

— Et les femmes ?

— Elles ne te seront d'aucun secours.

*Et velis vento plenis venit  
in terra Widonis comitis*

---

Et les voiles pleines de vent  
il arriva sur la terre du comte Guy

RÉCIT DE HAROLD

**E**nvoie une vigie en tête de mât.  
– Que vois-tu ?

- Je ne vois que les rouleaux blancs de la mer et l'obscurité.
- Continue. Je ne veux pas voir la terre avant l'aube.
- Qui va nous chanter la fille de l'Océan ?
- Toi, Arthur, à la voix triste.

*Nymphes de la mer,  
Qui avez pour mère la belle Doris,  
Venez en troupe déployer nos heureuses voiles.  
Et si jamais l'amour  
A pénétré dans vos humides retraites,  
Au nom de Dieu votre maître et le mien,  
Rendez le calme à ces rivages.*

– Mais d'où vient ce maudit vent qui nous tire vers le Danemark ?

– Seigneur, il vient du fond de l’Océan, là où se trouvent les douleurs et où les hommes ne sont jamais allés.

– Qu’en sais-tu, couard, toi qui te contentes de caboter en vue de la terre ?

– J’en sais, seigneur, qu’on me l’a toujours raconté ainsi. À deux jours de mer vers le couchant, il n’y a plus jamais aucune terre et l’on va vers le bord de la table sur laquelle repose le monde.

– Réduisez la toile. Si nous ne savons pas où nous allons, nous y allons trop vite. À courir à sa rencontre, nous n’allons pas précipiter le lever du soleil.

– La toile est réduite et nous allons là où le Seigneur nous appelle. Il y a un message urgent pour vous au bout de la nuit.

– S’il est pour moi, il est pour tous ceux qui sont montés dans cette barque. S’il faut mourir, ce sera tous ensemble.

– Garez-vous, attention, voilà une barque de pêcheurs, droit devant, noire sur la mer noire.

– Non, pas de casse à craindre, il fuit comme nous devant la tempête avec la lune comme seul feu de position.

– Range-le sur tribord. Nous allons lui demander s’il fréquente habituellement ce carré d’obscurité.

– Holà ! qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

– ...

– Pourquoi ne répondez-vous pas ? Guillaume vous a coupé la langue ?

– Vous voilà bien pressés. Nous sommes gens de Ponthieu et, comme vous y allez, nous y retournons. Mais vous, que faites-vous sur la mer lorsque vous n’avez pas de filets à poser ? Pourquoi ne restez-vous pas la nuit sur vos oreillers ?

– Nous, nous n’allons pas à Ponthieu, nous allons en Normandie avec notre seigneur Harold, le fils de Godwin, visiter le duc Guillaume.

— Farceurs, vous êtes déjà à Ponthieu. Il n'y a plus un pied d'eau sous votre quille... Nous nous présentons : voilà Gros-Cul, Painsec, Toutmangé, Videlou, la Sardine et Poil-Vilain pour vous servir... Mais cramponnez-vous, on va raguer sur le sable dans un instant... Mauvais temps pour les ambassadeurs. Ce n'est pas Guillaume qui vous attend sur la grève mais notre seigneur Guy... Amenez votre voile, vous allez vous foutre votre mât sur la gueule. Un bien bel homme, notre seigneur, vous verrez...

Les mauvais augures disparaissent dans la nuit. Mais c'est bien la côte devant nous, avec des lumières, des rouleaux qui brisent sur des bancs de sable.

— Sortez les gaffes.

— Mouillez.

— Non, c'est inutile, nous sommes déjà échoués.

— Je vous dis de porter des ancres à terre pour empêcher que les barques viennent en travers.

— Rentrez vos avirons. Qui sont ces ombres ? Des hommes ? Des hommes d'armes ? Demandez où nous sommes. Est-ce la Flandre, la Normandie ? Restez sur les barques.

Que se passe-t-il ?

Il se passe que le voyage se poursuit dans les circonstances que ma guigne appelle. Un moine hargneux, un vent défavorable, un échouage ridicule.

Trop tard pour jeter Beau-Doré par-dessus bord. Ce n'est qu'un début. Ces hommes en armes, ces ombres : c'est la Flandre ou bien je ne suis plus Harold. C'est l'histoire qui se fourvoie dans des parenthèses absurdes. On attend le héros pour un affrontement grandiose avec son rival. Les deux étalons luttant front contre front, opposant le mensonge au mensonge, la flatterie à la vantardise. Et voilà que je me retrouve encore obligé de débarquer dans la vase, l'eau froide, l'obscurité. Je vais annoncer que je suis Harold de Wessex et que l'on me conduise rapidement

Guillaume, le César du Moyen Age, le Bâtard devenu Conquérant, mourut il y a neuf cents ans. Et pourtant son ombre formidable porte jusqu'à nous, magnifiée par la très célèbre tapisserie de Bayeux qui relate sa conquête de l'Angleterre. Ces trois années de luttes diplomatiques et guerrières constituent la trame de ce roman. Mais l'Histoire, même véridique, même authentifiée par les textes, n'est jamais ici que le prétexte à une méditation sur le pouvoir, sur la violence et le goût de vivre, dans un éclatement d'images et de couleurs qui réussit étrangement à abolir le temps. Cette Normandie d'il y a neuf cents ans est bien la nôtre, ces hommes que l'Histoire figeait, les voilà qui sortent du tableau, qui reprennent chair, nous étreignant de leurs passions, si semblables aux nôtres.

Alain Hervé, né à quelques kilomètres du Mont-Saint-Michel, a navigué trois ans autour du monde. Journaliste et écrivain, fondateur et directeur du magazine *Le Sauvage*, il a créé *Les Amis de la Terre* et l'association des *Fous de Palmiers*.

« Je suis très exigeant en matière de reconstitutions romanesques touchant à la période médiévale...

Voilà l'une des meilleures créations littéraires inspirées par cette époque. »

Georges Duby

En couverture :  
extrait de la tapisserie de Bayeux,  
avec l'aimable autorisation  
du Musée de Bayeux.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

